



HAL
open science

Cités idéales de l'Antiquité et du Moyen-Âge : de l'utopie à la ville anthropocénique

Victor Barabino

► **To cite this version:**

Victor Barabino. Cités idéales de l'Antiquité et du Moyen-Âge : de l'utopie à la ville anthropocénique. Olivier Hamant; Julie Le Gall; Ioan Negrutiu. Anthropocène, à l'école de l'indiscipline, pp.231-235, 2020. hal-02541477

HAL Id: hal-02541477

<https://hal.science/hal-02541477v1>

Submitted on 21 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cités idéales de l'Antiquité et du Moyen-Âge : de l'utopie à la ville anthropocénique

Victor Barabino

ENS de Lyon

Si l'Anthropocène désigne l'ère de la suprématie de la volonté humaine sur le devenir de la planète, l'homme a eu un impact sur son environnement bien avant la révolution industrielle que l'on prend généralement pour point de départ de cette période. L'invention de l'agriculture au paléolithique et les grandes découvertes de la Renaissance sont les premiers exemples qui viennent à l'esprit. Mais qu'en est-il des dizaines de siècles qui séparent ces deux périodes, et plus particulièrement pendant l'Antiquité et le Moyen-Âge ? On décrit généralement l'homme antique et médiéval comme un être soumis à un ordre cosmique omnipotent et écrasant, qu'il se manifeste dans le Destin implacable des tragédies grecques ou dans l'omniprésence du divin dans les sociétés médiévales. Pourtant, il est à bien des égards possible de considérer ces époques comme la période de gestation de l'ère anthropocénique en Europe.

En effet, les époques antiques et médiévales ne sont pas avant tout marquées par des progrès techniques mais plutôt par un développement philosophique intense et par les premières formes d'urbanisation. Du point de vue de l'Anthropocène, il s'agit donc plutôt de deux périodes où l'homme apprend à concevoir son impact sur le monde en imaginant comment il pourrait le transformer en un monde idéal pour lui. C'est de là que naissent les cités idéales mythiques et philosophiques de la Bible et des penseurs grecs de l'Antiquité, puis les cités théologiques et fortifiées du Moyen-Âge. L'homme tel que le pensent les anciens philosophes grecs, l'*anthropos*, est défini avant tout sur le mode de la communauté et non de l'individualité, ce qui renforce encore ce goût pour l'invention de formes communautaires idéales.

Mais ces deux époques ne sont pas seulement des périodes de conceptualisation. L'Anthropocène commence également à s'y exprimer concrètement, dans les villes nouvelles qui se développent à partir du VII^e siècle avant J.- C. avec les colonies grecques, romaines et carthaginoises. Les formes urbaines sont déjà marquées par une régularité et un souci d'harmonie qui renvoient au désir de modeler l'espace selon des formes abstraites imaginées par l'être humain. Au Moyen-Âge, la naissance du principe d'extra-territorialité, avec l'écllosion en Europe de villes autonomes qui se soustraient à l'autorité seigneuriale pour se placer sous la protection exclusive du clergé, donne lieu à de premières expériences de cités idéales. L'organisation de communautés en fonction de certains modèles idéologiques marque ainsi une première étape dans l'appropriation de l'espace caractéristique du futur Anthropocène.

Cités idéales de l'Antiquité : des mythes aux premières réalisations

La cité idéale antique est d'abord celle des mythes fondateurs. Trois cas de villes imaginaires dessinent les grandes lignes de la pensée utopique occidentale. Le premier

est celui de l'Éden, jardin paradisiaque où la nature est entièrement maîtrisée ; cependant, c'est à Dieu, et non à l'homme, que revient cette toute-puissance sur l'aménagement de l'espace. Au contraire, la tour de Babel exprime la volonté humaine de révolte contre Dieu après le déluge : il s'agit de prendre en main le destin humain, comme le note Martine Balmay dans *Le sacrifice interdit*. Ville fragile puisque construite sur une faille, le Shinar, Babel résume tout le problème de la cité idéale dans sa recherche à la fois d'une unité communautaire, qui passe dans ce cas précis par la langue, et d'une maîtrise des contraintes naturelles. Enfin, l'Atlantide, telle que décrite par Platon dans le *Timée* et le *Critias*, se situe entre la cité de Dieu confisquée à l'homme et l'impossible réalisation d'un paradis terrestre, et met ainsi en évidence la nécessité d'un mythe fondateur, d'une croyance unificatrice pour guider la construction d'une cité idéale. C'est ainsi que l'Atlantide maritime corrompue sombre alors que l'Athènes archaïque, terrestre, perdure. Si l'on en croit Pierre Vidal-Naquet, Platon cherche ici à « dire le fictif en le présentant comme réel » (Vidal-Naquet 1990, p. 140) : c'est par ces modèles imaginaires que le pouvoir d'aménagement du monde par l'homme commence à s'exprimer dès l'Antiquité.

Mais ces cités imaginaires ne doivent pas faire oublier que l'Antiquité connaît des premières réalisations de cités idéales avec les colonies et villes nouvelles qui voient le jour notamment en Grèce. Avec le plan orthogonal à damier ou plan hippodamien, utilisé dans les colonies grecques comme Sélinonte, Hippodamos de Milet tente, au V^e siècle avant J.-C., de mettre en adéquation la forme urbaine et l'idéalisme philosophique, comme en témoignent son plan du Pirée et sa reconstruction de Milet après l'incendie provoqué par les Perses en 479 avant J.-C. Le plan en damier romain, fondé sur l'angle droit entre l'axe est-ouest (*decumanus*) et l'axe nord-sud (*cardo*), découpe ensuite la ville en îlots selon le rang et la fonction des habitants. On retrouve ce modèle de l'*Urbs* non seulement à Rome mais aussi à Timgad, en Afrique du Nord (actuelle Algérie). Enfin, en Égypte, « l'Horizon d'Aton », commande d'Akhenaton, donne à voir jardins et lacs artificiels où se propagent les rayons bienfaisants du temple du dieu-soleil Aton, dans une architecture dite héliopolitaine. L'homme-architecte se fait intercesseur de la puissance divine auprès des habitants de la Terre : sa mission d'aménagement spatial n'est pas encore l'expression de sa propre puissance mais plutôt un vecteur pour l'accomplissement du projet divin.

Cités idéales du Moyen-Âge : aux origines de la ville anthropocénique ?

La cité idéale médiévale conserve une influence antique certaine avec notamment la reprise du plan hippodamien. La soumission à l'ordre divin y reste d'autre part primordiale. La « Nouvelle Jérusalem » décrite par l'*Apocalypse* de Saint Jean, présente la Jérusalem céleste comme une structure harmonieuse où l'unité et la diversité sont compatibles et s'organisent autour de l'axe central Incarnation – Mort – Résurrection, qui résume le destin du Christ mais aussi de l'humanité, en quête de la Révélation, comme l'affirme Jacques Ellul dans *Apocalypse, architecture en mouvement*. Autre modèle abstrait de cité idéale, la *Cité de Dieu* de Saint-Augustin fait quant à elle office d'anti-utopie puisque Dieu n'a pas son règne sur Terre. Cependant, elle porte en elle l'intuition

visionnaire de la nécessité de séparer le temporel et le spirituel : l'homme commence ainsi à s'approprier l'espace terrestre, dans l'idée qu'il n'appartient plus seulement à Dieu d'en déterminer la forme.

Plusieurs nouvelles structures urbaines qui naissent à l'époque médiévale expriment ainsi plus clairement le volonté humaine d'organisation et d'appropriation de son propre environnement. Les bastides, petites villes fortifiées comme Marciac, Grenade, Libourne ou Carcassonne, se multiplient rapidement : leurs remparts font émerger l'idée d'unité territoriale autonome. De même, les sauvetés, ces cités placées sous l'autorité ecclésiastique et affranchies de l'autorité seigneuriale (contrairement aux castelnaux), rendent possible une « trêve de Dieu » quasi perpétuelle, comme le montrent les exemples de l'abbaye de Saint-Pé-de-Bigorre, d'Aurillac ou encore de Villeneuve en Aveyron. Ces lieux extra-territoriaux inscrivent ainsi dans les représentations européennes le modèle d'une cité idéale caractérisée avant tout par la paix. A la fin du Moyen-Âge, Francesc Eiximenis théorise quant à lui, dans son *Regiment de la cosa publica* (1499), la notion de bon gouvernement en se fondant sur son expérience à Valence auprès de la couronne de Catalogne-Aragon. Il définit la ville comme l'unité politique fondamentale et préfigure ainsi la Renaissance. Cette focalisation sur l'espace urbain devient peu à peu l'une des caractéristiques fondamentales des espaces considérés comme fortement « anthropisés ».

La ville murée, refermée sur elle-même, participe en effet de l'opposition croissante au Moyen-Âge entre ville et campagne, amenée à devenir l'une des caractéristiques dominantes de l'ère anthropocénique. Pour Jacques Heers, la tension entre fractionnement urbain et centralisation est fondamentale à cette époque : les villas, grandes propriétés reposant sur une économie domaniale de subsistance et donc sur une forme d'autarcie, donnent parfois naissance à des micro-États qui fondent ensuite des seigneuries, dans la rivalité bien connue entre les seigneurs et le roi. Cette tendance au fractionnement territorial s'exprime dans diverses représentations, notamment artistiques. *Le Jeu d'échecs moralisé* de Jacques de Cessoles donne à voir, sur les soixante-quatre cases de son plateau, les quartiers de Babylone. La description qui en est donnée en 1315 par son créateur démontre une volonté de rationalisation de l'espace qui annonce les développements urbains ultérieurs.

Il faut parler de l'échiquier, qui représente la ville de Babylone. Il dispose de soixante-quatre cases, car chaque quartier de cette cité, construite selon un plan quadrillé, occupait un espace de seize mille pas de côté. Ce chiffre, multiplié par quatre, équivaut à soixante-quatre mille lombards ou lieues gauloises. En second lieu, il faut savoir que les rebords de la table, que l'on trouvait parfois relevés, symbolisent les hautes murailles qui entouraient ladite cité. Enfin, l'ultime chose à savoir est qu'il y a autant d'espace vide que d'espace occupé ; car celui qui a la charge de gouverner la nation doit veiller à respecter un rapport équitable entre les sols occupés par les cités, les camps retranchés, les champs cultivés et les habitations isolées.

Les rebords désignent les quatre tours d'angle qui reprennent l'idée de fortification et de repli sur soi de la cité médiévale. La recherche d'équité spatiale entre le plein et le vide est quant à elle à l'image de l'organisation socio-politique de cette époque. Urbanité et

ruralité, concentration et isolement : rien n'est voué à se mélanger. Tout est parfaitement divisé, dans un esprit géométrique qui annonce peut-être le cartésianisme des villes modernes (on se rappellera ici la comparaison urbaine du *Discours de la méthode*⁸³). De la géométrisation antique au fractionnement médiéval, la ville ancienne est donc déjà expression d'une action d'aménagement raisonné de l'espace par l'homme en fonction d'idéaux et de principes abstraits qui est selon nous une caractéristique fondamentale des villes de l'Anthropocène.

Conclusion

Déjà dans l'Antiquité et au Moyen-Âge en Europe se manifeste cette tendance fondatrice à plier le réel à la volonté humaine, amenée à gagner petit à petit l'ensemble de la planète à partir de l'époque moderne. Aujourd'hui, plus de quatre milliards d'êtres humains habitent en ville. Si l'on ne peut pas raisonnablement chercher dans les cités idéales antiques et médiévales des solutions aux défis urbanistiques de l'Anthropocène, retracer l'histoire de ces derniers peut permettre de se détacher au contraire de l'illusion de toute-puissance véhiculée par certaines de ces utopies. « L'édification des villes se situe plus que jamais au cœur de cette histoire, non plus comme la métaphore d'un monde idéal, d'une utopie, mais bien comme le défi concret de la sauvegarde de nos conditions d'existence » : ainsi l'architecte Philippe Chiambaretta appelait-il à développer un urbanisme proprement anthropocénique (Chiambaretta 2014). Reste à espérer que ce renouveau ne se fasse pas qu'au profit des pays développés et des villes, et que les projets d'aménagement de demain soient véritablement destinés à la vie, et à la survie, de l'ensemble de la communauté humaine, au-delà des inégalités de développement et de la séparation traditionnelle entre urbanité et ruralité.

Références bibliographiques

Augustin (saint), 1994, *La Cité de Dieu* [413-426], Paris, Éditions du Seuil.

Balmay Martine, 1986, *Le sacrifice interdit : Freud et la Bible*, Paris, B. Grasset.

Bonsirven Joseph, 1951, *L'Apocalypse de Saint Jean : traduction et commentaire*, Paris, Beauchesne (Verbum salutis, 16).

Chiambaretta Philippe, 2014, « Habiter l'Anthropocène », *Stream 03*.

Descartes René, 2010, *Discours de la méthode* [1637], in *Œuvres philosophiques*, t. I : 1618-1637, Paris, Éditions Classiques Garnier.

De Cessoles Jacques, 1995, *Le Livre du jeu d'échecs* [1275-1300], Jean-Michel Mehl éd., Paris, Stock.

⁸³ « Ainsi ces anciennes cités, qui, n'ayant été au commencement que des bourgades, sont devenues, par succession de temps, de grandes villes, sont ordinairement si mal compassées, au prix de ces places régulières qu'un ingénieur trace à sa fantaisie dans une plaine, qu'encore que, considérant leurs édifices chacun à part, on y trouve souvent autant ou plus d'art qu'en ceux des autres; toutefois, à voir comme ils sont arrangés, ici un grand, là un petit, et comme ils rendent les rues courbées et inégales, on dirait que c'est plutôt la fortune, que la volonté de quelques hommes usant de raison, qui les a ainsi disposés. » (Descartes, *Discours de la méthode*, II, p. 579-580).

Eiximenis Francesc, 1980 [1927], *Regiment de la cosa publica* [1499], Daniel de Molins de Rei éd., Barcelone, Barcino.

Ellul Jacques, 2008 [1975], *L'Apocalypse. Architecture en mouvement*, Genève, Labor et Fides (Essais bibliques, 44).

Heers Jacques, 1990, *La ville au Moyen âge en Occident : paysages, pouvoirs et conflits*, Paris, Fayard.

Platon, 1925, *Œuvres complètes. Tome X. Timée – Critias* [vers -360], Albert Rivaud éd., Paris, Les Belles Lettres.

Vidal-Naquet Pierre, 1990, *La démocratie grecque vue d'ailleurs : essais d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Flammarion.